

Nous demeurâmes une semaine en prison attendant que s'achèvent les préparatifs de notre comparution devant le Tribunal à Salem. Et là, une fois de plus, malgré mes récents déboires et le souvenir des recommandations de John Indien, je me laissai prendre au piège de l'apparente amitié. Comme je grelotais et perdais mon sang dans le corridor où j'étais enchaîné, une femme passa la main à travers les barreaux de sa cellule et arrêta un des hommes de police :

— Ici, il y a place pour deux. Fais entrer cette pauvre créature !

La femme qui avait parlé ainsi était jeune, pas plus de vingt-trois ans, belle. Elle avait, sans modestie, rejeté le béguin et montrait une luxurieuse chevelure, noire comme l'aile d'un corbeau, qui aux yeux de certains devait à elle seule symboliser le péché et appeler le châtimement. De même, ses yeux étaient noirs, pas gris couleur d'eau sale, pas verts couleur de méchanceté, noirs comme l'ombre bienfaisante de la nuit. Elle alla chercher l'eau d'une cruche et s'agenouillant, s'efforça de laver les tumeurs de mon

visage. Tout en s'activant ainsi, elle parlait comme pour elle-même, sans peut-être attendre de réponse :

— Quelle couleur magnifique a sa peau et comme elle peut sous ce couvert, dissimuler ses sentiments !
 Peur, angoisse, fureur, dégoût ! Moi, je n'y suis jamais parvenue et les mouvements de mon sang m'ont toujours trahie !

J'arrêtai le va-et-vient de sa main :

— Maîtresse...

— Ne m'appelle pas « maîtresse ».

— Comment vous nommerai-je alors ?

— Mais par mon nom : Hester ! Et toi quel est le tien ?

— Tituba.

— Tituba ?

Elle répéta cela avec ravissement :

— D'où te vient-il ?

— Mon père me l'a donné à ma naissance !

— Ton père ?

Sa lèvre eut un rictus d'irritation :

— Tu portes le nom qu'un homme t'a donné ?

Dans mon étonnement, je fus un instant sans répondre, puis je répliquai :

— N'en est-il pas de même pour toute femme ?
 D'abord le nom de son père, ensuite, celui de son mari ?

Elle fit songeuse :

— J'espérais qu'au moins certaines sociétés échappaient à cette loi. La tienne, par exemple !

Ce fut à mon tour d'être songeuse :

— Peut-être en Afrique d'où nous venons, il en était ainsi. Mais nous ne savons plus rien de l'Afrique et elle ne nous importe plus.

Comme elle allait de long en large dans l'étroucellule, je m'aperçus qu'elle était enceinte. J'étais encore plongée dans le saisissement, quand elle revint vers moi et interrogea avec douceur :

— J'ai entendu qu'ils t'appelaient « sorcière. Que te reprochent-ils ?

Emportée cette fois encore par la sympathie que cette inconnue m'inspirait, je me mis en tête de lui expliquer :

— Pourquoi dans votre société...

Elle m'interrompit sauvagement :

— Ce n'est pas ma société. N'en suis-je pas bannie comme toi ? Enfermée entre ces murs ?

Je corrigeai :

— ... dans cette société, donne-t-on à la fonction de « sorcière » une connotation malfaisante ? Le « sorcière » si nous devons employer ce mot, corrigez, redressez, consolez, guérissez...

Elle m'interrompit d'un éclat de rire :

— Alors, tu n'as pas lu Cotton Mather !

Et elle se gonfla la poitrine en prenant un air solennel :

— « Les sorcières font des choses étranges et malféfiques. Elles ne peuvent pas faire de vrais miracles qui ne peuvent être accomplis que par les Élus et les Ambassadeurs du Seigneur. »

Je ris à mon tour et demandai :

— Qui est ce Cotton Mather ?

Elle ne répondit pas à ma question, mais au lieu de cela, me prit le visage entre les paumes :

— Tu ne peux pas avoir fait de mal Tinuba ! De cela, je suis sûre, tu es trop belle ! Même s'ils t'accusaient tous, moi, je soutiendrais ton innocence !

Emue au-delà de toute expression, je m'enhardis à lui caresser le visage et murmurai :

— Toi aussi, tu es belle, Hester ! De quoi t'accusent-ils ?

Elle dit rapidement :

— D'adultère !

Je la regardai avec épouvante, car je savais la gravité de l'offense aux yeux des Puritains. Elle poursuivit :

— Et pendant que je croupis ici, celui qui m'a planté cet enfant dans le ventre va et vient librement. Je soufflai :

— Pourquoi ne le dénonces-tu pas ? Elle pirouetta sur elle-même :

— Ah ! tu ne sais pas le plaisir de la vengeance !

— De la vengeance ? J'avoue que je ne te suis pas ! Elle fit avec une sauvage passion :

— De nous deux, crois-moi, je ne suis pas la plus à plaindre. Du moins, s'il a une conscience, ce qu'on peut attendre d'un homme de Dieu.

J'étais de plus en plus perplexe. Elle dut s'en apercevoir, car elle vint s'asseoir à côté de moi sur le bat-flanc crasseux :

— Il faut peut-être que je commence par le commencement si je veux que tu comprennes quelque chose à mon histoire.

Elle prit une profonde inspiration et moi, j'étais suspendue à ses lèvres :

— Dans les flancs du *Mayflower*, le premier navire qui ait abordé sur cette côte, il y avait mes deux ancêtres, le père de mon père et celui de ma mère, deux farouches « Séparatistes » qui venaient faire éclorre le royaume du Vrai Dieu. Tu sais combien pareils projets sont dangereux et je passerai sur la

féroacité avec laquelle leurs descendants ont été élevés. Grâce à cela, ils ont produit une flopée de Révérends qui lisaient dans le texte Cicéron, Caton, Ovide, Virgile...

Je l'interrompis :

— Je n'ai jamais entendu parler de ces gens-là !

Elle leva les yeux au ciel :

— Grand bien te fasse ! Moi, j'avais le malheur d'appartenir à une famille qui croyait à l'égalité des sexes et, à l'âge où l'on joue sainement à la poupée, mon père me faisait réciter mes classiques ! Où en étais-je ? Ah, oui ! A seize ans, on m'a mariée à un Révérend, ami de ma famille qui avait enterré trois épouses et cinq enfants. L'odeur de sa bouche était telle que, pour mon bonheur, je m'évanouissais dès qu'il se penchait sur moi. Tout mon être se refusait à lui, pourtant il m'a fait quatre enfants qu'il a plu au Seigneur d'enlever à la terre — au Seigneur et à moi aussi ! car il m'était impossible d'aimer les rejets d'un homme que je haïssais. Je ne te cacherai pas, Tituba, que le nombre de potions, décoctions, purgatifs et laxatifs que j'ai pris pendant mes grossesses a aidé à cet heureux aboutissement.

Je murmurai pour moi-même :

— Moi aussi, j'ai dû tuer mon enfant !

— Heureusement, il y a un peu plus d'un an, il est parti pour Genève conférer avec d'autres Calvinistes sur ce problème des Élus et c'est alors... C'est alors...

Elle s'interrompit et je compris que malgré ses rodomontades, elle aimait encore son bourreau. Elle reprit :

— La beauté chez un homme a quelque chose d'indécents. Tituba, les hommes ne devraient pas être

beaux ! Deux générations d'Élus stigmatisant la Chair et le Plaisir avaient donné naissance à cet être qui faisait irrésistiblement penser au plaisir de la chair. Nous commençâmes par nous rencontrer sous prétexte de discuter du piétisme allemand. Puis nous nous retrouvâmes dans son lit pour faire l'amour et voilà où j'en suis !

Elle entoura son ventre de ses mains. Je demandai :

— Qu'est-ce qui va se passer ?

Elle haussa les épaules :

— Je ne sais pas !... Je crois qu'on attend le retour de mon mari pour statuer sur mon sort.

J'insistai :

— Quelle peine risques-tu ?

Elle se leva :

— On ne lapide plus les femmes adultères. Je crois qu'elles portent sur la poitrine une lettre écarlate !

Ce fut à mon tour de hausser les épaules :

— Si ce n'est que cela !

Mais j'eus honte de ma légèreté quand je vis l'expression de son visage. Cette créature aussi bonne que belle, souffrait le martyre. C'était, cette fois encore, une victime que l'on traitait en coupable ! Les femmes sont-elles condamnées à cela dans ce monde ? Je cherchai quelque moyen de lui redonner espoir et soufflai :

— N'es-tu pas enceinte ? Il faut vivre pour ton enfant.

Elle secoua fermement la tête :

— Il faut simplement qu'elle meure avec moi. Je l'ai déjà préparée à cela, la nuit quand nous nous entretenons. Tu sais, elle nous écoute en ce moment. Elle vient de frapper à la porté de mon ventre pour

attirer mon attention. Tu sais ce qu'elle désire ? Que tu nous racontes une histoire ! Une histoire de ton pays ! Fais-lui plaisir, Tituba !

Calant la tête contre cette douce élévation de chair, ce morne de vie, afin que le petit être qu'il abritait fût tout près de mes lèvres, je commençai de raconter un conte et les paroles empruntées au rituel aimé, toujours présent, vinrent illuminer notre triste enclos :

— Tim tim, bois sèche !

— La cour dort ?

— Non, la cour ne dort pas !

— Si la cour ne dort pas, alors qu'elle écoute, qu'elle écoute cette histoire, mon histoire. Au temps longtemps, quand le diable avait encore ses culottes courtes, découvrant des genoux noueux et bosselés de cicatrices, vivait dans le village du Wagabaha, au sommet d'un morne tout pointu, une jeune fille qui n'avait ni père ni mère. Un cyclone avait emporté la case de ses parents et miracle, l'avait laissée, bébé flottant dans son berceau comme Moïse sur les eaux. Elle était seule et triste. Un jour comme elle prenait sa place dans son banc à l'église, elle vit debout non loin de la chaire, un grand nègre, vêtu de drill blanc, sous un chapeau de paille à ruban de couleur noire. Mon Dieu, pourquoi les femmes ne peuvent-elles se passer des hommes ? Pourquoi ? Pourquoi ?

— Père défunt, mère défunte, il me faut cet homme, sinon j'en mourrai !

— Sais-tu à propos s'il est bon, s'il est mau-

vais, si seulement c'est un humain, si c'est le sang qui irrigue ses veines ? Peut-être est-ce quelque humeur malodorante et visqueuse qui afflue jusqu'à son cœur ?

— Père défunt, mère défunte, il me le faut sinon j'en mourrai !

— Bon, si tu le veux, tu l'auras !

Et la jeune fille quitta sa case, sa solitude, pour l'inconnu en habit de drill et tout doucement sa vie devint un enfer. Ne pouvons-nous garder nos filles des hommes ?

Là, Hester m'interrompt, consciente de l'angoisse de ma voix :

— Quelle histoire me racontes-tu là, Tituba ?

N'est-ce pas la tienne ? Dis-moi ?

Mais quelque chose me retint de me confier.

Hester m'apprit à préparer ma déposition.

Parlez d'une fille de Révérend pour en savoir un bout sur Satan ! N'avait-elle pas rompu le pain avec lui depuis l'enfance ? Ne s'était-il pas vautré sur son édredon dans sa chambre sans feu en la fixant de ses prunelles jaunâtres ? N'avait-il pas miaulé dans tous les chats noirs ? Coassé dans les grenouilles ? Et même fait la ronde dans les souris grises ?

— Fais-leur peur, Tituba ! Donne-leur-en pour leur argent ! Décris-le sous la forme d'un bouc avec un nez en forme de bec d'aigle, un corps tout couvert de longs poils noirs et, attachée à la taille, une ceinture de têtes de scorpions. Qu'ils tremblent, qu'ils frémissent, qu'ils se pâment ! Qu'ils dansent au son de sa flûte, perçue dans le lointain ! Décris-leur les réunions de sorcières, chacune arrivant sur son balai, les

mâchoires dégoulinantes de désir à la pensée du banquet de fœtus et d'enfants nouveau-nés qui serait servi avec force chopes de sang frais...

J'éclatais de rire :

— Voyons, Hester, tout cela est ridicule !

— Mais puisqu'ils y croient ! Que t'importe, décris !

— Me conseilles-tu, toi aussi, de dénoncer ?

Elle fronça le sourcil :

— Qui t'a donné ce conseil ?

Je ne répondis pas et elle se fit grave :

— Dénoncer, dénoncer ! Si tu le fais, tu risques de devenir pareille à eux dont le cœur n'est qu'ordures !

Si certains t'ont fait nommément du mal, venge-toi si cela peut te faire plaisir. Sinon, laisse planer un nuage de doute auquel, crois-moi, ils sauront donner forme.

Au bon moment, tu crieras : « Ah, je ne vois plus ! Ah, je suis aveugle ! » Et le tour sera joué !

Je dis férocement :

— Ah ! je me vengerai de Sarah Good et Sarah Osborne qui m'ont si gratuitement dénoncée !

Elle éclata de rire :

— Ça oui ! Elles sont trop laides pour vivre de toute façon ! Allons, recommençons la leçon. Comment est Satan ? N'oublie pas qu'il a plus d'un déguisement dans son sac. Voilà pourquoi depuis le temps qu'ils lui courent après, les hommes ne l'ont pas encore attrapé ! Parfois, c'est un homme tout noir...

Là, je l'interrompis avec inquiétude :

— Si je dis cela, ne va-t-on pas songer à John Indien ?

Elle eut un haussement d'épaules irrité, car elle s'irritait aisément, Hester !

— Laisse-moi la paix avec ton triste sire ! Il ne vaut pas mieux que le mien. Est-ce qu'il ne devrait pas être là à partager ton angoisse ? Blancs ou Noirs, la vie sert trop bien les hommes !

J'évitais de parler à Hester de John Indien, car je savais trop ce qu'elle m'en dirait et n'envisageais pas de le supporter.

Pendant, au fond de moi-même quelque chose me soufflait qu'elle disait vrai. La couleur de la peau de John Indien ne lui avait pas causé la moitié des déboires que la mienne m'avait causée. Même, toutes Puritaines qu'elles fussent, certaines ne s'étaient pas privées d'avoir une petite conversation roucoulante avec lui :

— John Indien, on dit que tu chantes si bien et pas seulement les psaumes !

— Moi, maîtresse !

— Mais oui, quand tu bêches la terre de Deacon Ingersoll, on dit que tu chantes et danses en même temps...

Et une rancœur peut-être injuste naissait en moi ! Quand nous ne répétions pas ma déposition, Hester et moi parlions de nous-mêmes. Oh, que j'aimais l'entendre parler !

— Je voudrais écrire un livre, mais hélas ! les femmes n'écrivent pas ! Ce sont seulement les hommes qui nous assomment de leur prose. Je fais une exception pour certains poètes. As-tu lu Milton, *Tinuba* ? Ah, j'oubliais, tu ne sais pas lire ! *Paradise Lost*, *Tinuba*, merveille des merveilles !... Oui, je voudrais écrire un livre où j'exposerais le modèle

d'une société gouvernée, administrée par les femmes ! Nous donnerions notre nom à nos enfants, nous les élèverions seules...

Je l'interrompais moqueusement :

— Nous ne pourrions les faire seules, tout de même !

Elle s'attristait :

— Hélas non ! Il faudrait que ces brutes abhorrées participent l'espace d'un moment...

Je la taquinais :

— Un moment pas trop court ! J'aime bien prendre mon temps !

Elle finissait par rire et m'aurait contre elle :

— Tu aimes trop l'amour, Tiruba ! Je ne ferai jamais de toi une féministe !

— Une féministe ! Qu'est-ce que c'est que cela ? Elle me serrait dans ses bras et me couvrait de baisers :

— Tais-toi ! Je t'expliquerai cela plus tard !

Plus tard ? Y aurait-il un plus tard ?

Le jour approchait où nous devions être ramenées à Salem pour être jugées et qu'advierait-il de nous ? Hester avait beau me répéter qu'une loi du Massachusetts accordé la vie à la sorcière qui se confesse, j'avais peur.

Parfois ma peur était comme un enfant dans le ventre de sa mère. Il se tourne de droite et de gauche, il donne des coups de pied. Parfois elle était comme une bête méchante qui me déchirait le foie de son bec. Parfois elle était comme un boa constricteur qui m'étouffait de ses anneaux. J'entendais dire que la maison de réunion de Salem avait été élargie pour pouvoir accommoder non seulement les habitants du

village, mais ceux des alentours qui voudraient prendre part au grand festival. J'entendais dire qu'on y avait dressé une estrade sur laquelle nous nous tiendrions, Sarah Good, Sarah Osborne et moi, afin que tous puissent se repaître de notre vue. J'entendais dire que des juges avaient été nommés, membres du Tribunal Suprême de la Colonie, connus pour la droiture de leurs vies et l'intransigeance de leur foi : John Hathorne et Jonathan Corwin.

Que pouvais-je donc espérer ?

Même si on me laissait la vie, à quoi me servirait-elle ? John Indien et moi, pourrions-nous libérer de notre servitude et prendre place à bord d'un navire faisant voile vers la Barbade ?

Je la retrouve, cette île que j'avais crue perdue ! Pas moins fauve, sa terre. Pas moins verts, ses mornes. Pas moins violacées, ses cannes Congo, riches d'un suc poisseux. Pas moins satinée, la ceinture émeraude de sa taille. Mais les hommes et les femmes y souffrent. Ils sont dans l'affliction. On vient de pendre un nègre au faite d'un flamboyant. La fleur et le sang se confondent. Ah oui, je l'oubliais, notre esclavage n'est pas terminé. Oreilles coupées, jarrets coupés, bras coupés. Nous explosons dans l'air comme des feux d'artifice. Voyez les confettis de notre sang !

Quand j'étais dans cette humeur-là, Hester ne pouvait rien pour moi. Elle avait beau s'escrimer à des paroles réconfortantes, je ne l'entendais pas. Alors, elle glissait entre mes lèvres un peu de rhum, don d'un des hommes de police, et peu à peu, je m'assoupissais. Man Yaya et Abena ma mère venaient alors se relayer dans mon esprit. Elles me répétaient tendrement :

— Pourquoi trembles-tu ? Est-ce que nous ne

t'avois pas dit que de cela, tu serais la seule à sortir vivante ?

Peut-être. Mais la vie me causait autant de frayeur que la mort, surtout si loin des miens.

Malgré l'amitié d'Hester, la prison me laissa une impression ineffaçable. Cette sombre fleur du monde civilisé m'empoisonna de son parfum et jamais plus par la suite, je ne respirai de même façon. Incrustée dans mes narines, l'odeur de tant de crimes : matricides, parricides, viols et vols, homicides et meurtres et surtout, l'odeur de tant de souffrances.

Le 29 février, nous reprîmes le chemin du village de Salem. Pendant tout le trajet, Sarah Good m'accabla d'injures et de malédictions. A l'en croire, c'était ma seule présence qui avait causé tant de mal à Salem.

— Négresse, pourquoi as-tu quitté ton Enfer ?
J'endurcis mon cœur. De celle-là, ah oui, je me vengerai sans tarder !

INTERROGATOIRE DE TITUBA INDIEN

Tituba, avec quel esprit mauvais entretiens-tu amitié ?

— Aucun.

— Pourquoi tourmentes-tu ces enfants ?

— Je ne les tourmente pas.

— Qui donc les tourmente ?

— Le Démon, à ce que je crois.

— As-tu jamais vu le Démon ?

— Le Démon est venu me voir et m'a commandé de le servir.

— Qui as-tu vu ?

— Quatre femmes quelquefois tourmentent les enfants.

— Qui sont-elles ?

— Sarah Good, Sarah Osborne sont celles que je connais. Je ne connais pas les autres. Sarah Good et Sarah Osborne voulaient que je tourmente les enfants, mais moi je refusais. Il y avait aussi un homme de Boston grand, très grand.

— Quand les as-tu vus ?
 — La nuit dernière à Boston.
 — Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?
 — Ils m'ont dit de tourmenter les enfants.
 — Et tu as obéi ?
 — Non. Ce sont quatre femmes et un homme qui ont tourmenté les enfants et ils se sont couchés sur moi et ils m'ont dit que si je ne tourmentais pas les enfants, ils me feraient du mal.
 — Alors, tu leur as obéi ?
 — Oui, mais je ne le ferai plus !
 — Ne regrettes-tu pas de l'avoir fait ?
 — Oui !
 — Et alors pourquoi l'as-tu fait ?
 — Parce qu'ils m'ont dit de tourmenter les enfants sinon ils me feraient encore plus de mal.
 — Qui as-tu vu ?
 — Un homme est venu et m'a ordonné de le servir.
 — De quelle manière ?
 — En torturant les enfants et la nuit dernière, il y a eu une apparition qui m'a demandé de tuer les enfants et si je n'obéissais pas, elle m'a dit qu'elle me ferait encore plus de mal.
 — Comment était cette apparition ?
 — Quelquefois, c'était un verrat et quelquefois un grand chien.
 — Qu'est-ce qu'elle te disait ?
 — Le chien noir m'a dit de le servir, mais je lui ai dit que j'avais peur et alors il m'a dit que si je n'obéissais pas, il me ferait encore plus de mal.
 — Qu'as-tu répondu ?
 — Que je ne le servirais plus, alors il a dit qu'il me ferait du mal et il ressemblait à un homme et il a

menacé de me faire du mal. Et cet homme avait un oiseau jaune avec lui et il m'a dit qu'il avait encore beaucoup de jolies choses qu'il me donnerait si je le servais.

— Quelles jolies choses ?
 — Il ne me les a pas montrées.
 — Qu'est-ce que tu as vu alors ?
 — Deux rats, un rouge, un noir !
 — Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?
 — De les servir.
 — Quand les as-tu vus ?
 — La nuit dernière et ils m'ont dit de les servir, mais j'ai refusé.
 — Les servir de quelle manière ?
 — En tourmentant les enfants.
 — Est-ce que tu n'as pas pincé Élizabeth Hubbard ce matin ?
 — L'homme est descendu sur moi et m'a fait la pincer.
 — Pourquoi es-tu allée chez Thomas Putnam la nuit dernière et as-tu fait du mal à son enfant ?
 — Ils m'ont tirée, ils m'ont poussée et fait aller.
 — Arrivée là, qu'est-ce que tu devais faire ?
 — La tuer avec un couteau.
 — Comment es-tu allée chez Thomas Putnam ?
 — J'ai pris mon balai et ils étaient tous comme moi.
 — Comment as-tu pu passer avec les arbres ?
 — Cela n'a pas d'importance¹.

1. Ces extraits sont tirés de la déposition de Tiuba. Les documents originaux de ces procès figurent dans les Archives du Comté d'Essex. Une copie se trouve à Essex County Court House à Salem, Massachusetts.

— ...
— ...
Après mon interrogatoire, Samuel Parris vint me trouver :

— Bien parlé, Tituba ! Tu as compris ce que nous attendions de toi.

Je me hais comme je le hais.

Cela dura des heures. J'avoue que je n'étais pas une bonne actrice. La vue de tous ces visages blancs, clapotant à mes pieds, me semblait une mer dans laquelle j'allais sombrer et me noyer. Ah ! comme Hester s'en serait mieux tirée que moi ! Elle aurait utilisé cette tribune pour clamer sa haine de la société et maudire à son tour ses accusateurs. Moi, j'avais tout bonnement peur. Les pensées héroïques que j'avais formées à la maison ou dans ma cellule s'effritaient.

— ...

— ...
— As-tu vu la femme Good tourmenter Elizabeth Hubbard, samedi dernier ?

— Ça oui, je l'ai vue. Elle s'est jetée sur l'enfant comme un loup !

— Revenons à l'homme que tu as vu. Quels vêtements portait-il ?

— Des vêtements noirs. Il était très grand avec des cheveux blancs, je crois.

— Et la femme ?

— La femme ? Un capuchon blanc et un capuchon noir avec un nœud sur le dessus. C'est comme cela qu'elle est habillée !

— Qui vois-tu tourmenter les enfants maintenant ? Je crachai avec délectation et venin :

— Je vois Sarah Good.

— Elle est seule ?

Là, je n'eus pas le cœur d'obéir à Samuel Parris et de dénoncer des innocentes. Je me souvins des recommandations d'Hester et balbutiai :

— A présent, je ne vois plus rien ! Je suis aveugle.

Je ne fus pas un témoin oculaire de la peste qui frappa Salem, car je fus, après ma déposition, tenu enchaîné dans la grange de Deacon Ingersoll.

Maîtresse Parris se repentit très vite.

Elle vint me voir et pleura :

— Tituba, qu'est-ce qu'ils t'ont fait, à toi la meilleure des créatures ?

Je tentai de hausser les épaules, mais ne pus parvenir tant les liens qui me retenaient étaient serrés et rétorquai :

— Ce n'est pas ce que vous disiez, il y a deux semaines !

Elle sanglota de plus belle :

— J'ai été abusée, j'ai été abusée ! Je vois à présent ce qu'il y a derrière. Oui : un complot de Parris et de ses partisans pour salir, ruiner...

Je l'interrompis, car de cela, je n'avais cure et fil tendre malgré moi :

— Et Betsey ?

Elle releva la tête :

— Je l'ai soustraite à cet horrible carnaval et je l'ai

envoyée chez le frère de Samuel Parris, Stephen Sewall, qui habite la ville de Salem. Il n'est pas comme Samuel. Il est bon, lui. Je pense qu'après de lui, notre petite Betsey retrouvera sa santé. Avant de partir, elle m'a chargée de te dire qu'elle t'aimait et te demandait de lui pardonner.

Je ne répondis rien.

Ensuite, maîtresse Parris m'informa de ce qui se passait dans le village.

— Je ne peux comparer cela qu'à une maladie que l'on croit d'abord bénigne parce qu'elle affecte des parties du corps sans importance... Sans importance ?

Il est vrai que je n'étais qu'une négresse esclave. Il est vrai que Sarah Good était une mendicante. Même, si grande était sa misère, qu'elle avait dû se tenir à l'écart de la maison de réunion par manque d'habit. Il est vrai que Sarah Osborne était de mauvaise réputation, ayant trop vite reçu dans son lit de veuve, l'ouvrier irlandais venu l'aider à exploiter son bien. Mais tout de même, de nous entendre froidement désigner ainsi, j'en eus un coup au cœur.

Sans aucunement se douter des sentiments qu'elle éveillait en moi, maîtresse Parris poursuivit :

— ... puis qui graduellement s'attaque à des membres et à des organes vitaux. Les jambes ne peuvent plus fonctionner, les bras. En fin de compte, le cœur est atteint, puis le cerveau. Martha Corey et Rebecca Nurse ont été arrêtées !

J'ouvris la bouche de saisissement. Maîtresse Rebecca Nurse ! C'était insensé ! Si la foi en Dieu pouvait prendre forme humaine, elle affecterait celle de cette femme-là ! Maîtresse Parris reprit :

— Elle a ému le juge Hathorne lui-même et un premier jury a rendu un verdict d'innocence. Mais cela n'a pas semblé suffisant et elle a été conduite en ville où elle paraîtra devant un autre Tribunal.

Ses yeux s'emplirent de larmes :

— Ma pauvre Truba, c'était horrible ! Si tu avais vu Abigail et Anne Putnam, Anne Putnam surtout, se rouler par terre en hurlant que la pauvre vieille les torturait et en la suppliant d'avoir pitié, ton cœur se serait empli de doute et d'horreur ! Et elle, calme et sereine, récitait le psaume de David :

« L'Éternel est mon berger, je ne manquerai de rien

Il me fait reposer dans ses verts pâturages

Il me dirige près des eaux paisibles

Il restaure mon âme. »

En entendant les ravages du mal dans Salem, je me rongerais les sangs pour John Indien.

En effet, les accusées ne cessaient de mentionner un « homme noir » qui les forçait à écrire dans son Livre ? Un esprit pervers ne serait-il pas tenté de l'identifier à John Indien ? Et celui-ci ne serait-il pas à son tour persécuté ? Ce souci cependant semblait vain. John Indien, les rares fois où il franchissait le seuil de la grange où je gémissais, me semblait bien portant, l'air bien nourri, les vêtements propres et repassés. Il portait même, à présent, une solide cape de laine qui lui enveloppait tout le corps et le réchauffait. Et les paroles d'Hester me revenaient en mémoire : « Blancs ou Noirs, la vie sert trop bien les hommes ! »

Un jour, je le pressai de questions et il fit avec une sorte d'irritation :

— Mais ne t'en fais donc pas pour moi !

J'insistai et il laissa tomber :

— Je sais hurler avec les loups !

— Que veux-tu dire ?

Il fit volte-face et me fixa. Oh ! qu'il avait changé mon homme ! Jamais très brave, jamais très fort ni honnête, mais aimant ! Une expression de ruse déformait son visage, étirant ses yeux de façon inquiétante vers les tempes et les allumant d'un feu malin, sournois. Je bégayai à nouveau :

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, ma femme écorchée, que je ne suis pas semblable à toi ! Crois-tu que seules Abigail, Anne Putnam et les autres garces savent brailler, se contorsionner, tomber raide et haleter : « Ah ! tu me pinces, tu me fais mal ! Laisse-moi » ?

Je le regardai un instant sans comprendre. Ensuite la lumière m'éclaira. Je murmurai :

— John Indien ! Tu feins, toi aussi, d'être tourmenté ?

Il inclina affirmativement la tête et dit d'un ton faraud :

— J'ai eu ma plus belle heure de gloire, il y a quelques jours.

Et il se mit à tenir tour à tour son rôle, celui des juges et des filles assises en demi-cercle :

« — John Indien, qui te tourmente ?

— Maîtresse Proctor d'abord et maîtresse Cloyse ensuite.

— Qu'est-ce qu'elles te font ?

— Elles m'apportent le Livre.
— John Indien, dis la vérité : Qui te tourmente ?¹ »
— Car il doutait de moi, ce juge, ce Thomas Danforth, comme il n'avait douté de personne avant moi ! Sale raciste !
Je fus effondrée. J'avais honte. Enfin, pourquoi ? N'avais-je pas été contrainte de mentir pour sauver ma tête ? Et le mensonge de John Indien était-il plus laid que le mien ?

Pourtant j'eus beau me répéter cela, à partir de ce moment-là, mes sentiments pour John Indien commencèrent à changer. Il me sembla qu'il avait pactisé avec mes bourreaux. Qui sait ? Si je me trouvais sur cette plate-forme d'infamie, objet de mépris et de terreur, harcelée par des juges haineux, assourdie de feints cris de détresse, n'aurait-il pas été capable de crier : « Ah, ah ! Tituba me tourmente ! Ah oui ! ma femme, ma femme est une sorcière ! » ?

John Indien se rendit-il compte de ce que j'éprouvais ? Ou y eut-il une autre raison ? Toujours est-il qu'il cessa ses visites. On me ramena à Ipswich sans que je l'aie revu.

Je passe sur le trajet jusqu'à Ipswich. Les habitants des villages environnants, Topsfield, Beverley, Lynn, Malden, se précipitaient sur le bord des routes pour me voir trébucher, attachée à la selle du cheval du robuste maréchal Herrick et me jetaient des pierres.

1. Déposition de John Indien — Archives du Comté d'Essex.

Les arbres dénudés semblaient des croix de bois et mon calvaire n'en finissait pas.

Au fur et à mesure que j'avançaïs, un sentiment violent, douloureux, insupportable déchirait ma poitrine.

Il me semblait que je disparaissais complètement. Je sentais que dans ces procès des sorcières de Salem qui seraient couler tant d'encre, qui exciteraient la curiosité et la pitié des générations futures et apparaîtraient à tous comme le témoignage le plus authentique d'une époque crédule et barbare, mon nom ne figurerait que comme celui d'une comparse sans intérêt. On mentionnerait çà et là « une esclave originaire des Antilles et pratiquant vraisemblablement le « hoodoo » ». On ne se soucierait ni de mon âge ni de ma personnalité. On m'ignorerait.

Dès la fin du siècle, des pétitions circuleraient, des jugements seraient rendus qui réhabiliteraient les victimes et restitueraient à leur descendance leurs biens et leur honneur. Moi, je ne serai jamais de celles-là. Condamnée à jamais, Tituba !

Aucune, aucune biographie attentionnée et inspirée recréant ma vie et ses tourments !

Et cette future injustice me révoltait ! Plus cruelle que la mort !

On atteignit Ipswich à temps pour voir tourner au bout d'une corde, le corps d'une condamnée pour je ne sais quel crime et la foule assemblée disait que cela était beau et bien.

En entrant dans la prison, mon premier soin fut de demander à rejoindre Hester dans sa cellule. Ah ! qu'elle avait vu clair dans John Indien ! Ce n'était qu'un triste sire sans amour, sans honneur. Mes yeux

se gonflaient des larmes qu'Hester, seule, saurait consoler.

Mais l'homme de police, amateur de rhum, sans lever le nez de son registre, me répondit que cela n'était pas possible. J'insistai avec l'énergie du désespoir :

— Pourquoi, pourquoi, maître ?

Il consentit à interrompre ses griffonnages et me fixa :

— Cela n'est pas possible parce qu'elle n'est plus là.

Je demeurai interdite tandis que mille suppositions se bouscullaient dans mon esprit. Avait-elle été graciée ? Son mari était-il revenu de Genève et l'avait-il fait délivrer ? Avait-elle été emmenée à l'hospice pour accoucher ? Car j'ignorais de combien de mois son ventre était vieux et peut-être était-elle à terme ? Je parvins à balbutier :

— Maître, ayez la bonté de me dire ce qu'il est advenu d'elle, car il n'y a pas d'âme plus bienfaisante sur cette terre !

L'homme de police eut une sorte d'exclamation :
— Bienfaisante ? Eh bien ! Toute bienfaisante qu'elle te semble, elle est à cette heure damnée, car elle s'est pendue dans sa cellule.

— Pendue ?

— Oui, pendue !

Je fracturai en hurlant la porte du ventre de ma mère. Je défonçai de mon poing rageur et désespéré la poche de ses eaux. Je haletai et suffoquai dans ce noir liquide. Je voulus m'y noyer.

Pendue ? Hester, Hester, pourquoi ne m'as-tu pas attendue ?

Mère, notre supplice n'aura-t-il pas de fin ? Puis-
qu'il en est ainsi, je ne viendrai jamais au jour. Je
resterai tapié dans ton eau, sourd, muette, aveugle,
lamineur sur ta paroi. Je m'y accrocherai si bien que
tu ne pourras jamais m'expulser et que je retournerai
en terre avec toi sans avoir connu la malédiction du
jour. Mère, aide-moi !

Pendue ? Hester, je serais partie avec toi !

Après moult délibérations, on me transporta à
l'hospice de la ville de Salem, car il n'en existait pas à
Ipswich. Les premiers temps, je ne distinguai pas la
nuit du jour. Celles-ci se confondaient dans la même
circonférence de douleur. On m'avait laissé mes
chaînes, car on craignait, non pas que j'attente à mes
jours, ce qui aurait semblé à tous une heureuse
solution finale, mais que, dans des accès de violence,
j'agresse, mes compagnons d'infortune. Un certain
docteur Zerobabel vint me voir, car il étudiait les
maladies mentales et espérait être nommé professeur à
l'Université de Harvard. Il recommanda que l'on
expérimente sur moi une de ses potions :

« Prendre le lait d'une femme qui nourrit un enfant
mâle. Prendre aussi un chat et lui couper une oreille
ou une partie de l'oreille. Laisser le sang s'écouler
dans le lait. Faire boire ce mélange à la patiente.
Répéter trois fois par jour. »

— Fut-ce l'effet de cette médication ? Je finis par
passer d'un état d'extrême agitation à un état de
torpeur que l'on prit pour le prélude à la guérison.
J'ouvris mes yeux que je tenais obstinément fermés.
J'acceptai de m'alimenter. Néanmoins je ne pouvais
prononcer une parole.

Comme le coût de mon entretien à l'hospice était trop élevé et ne pouvait continuer d'être acquitté par la ville de Salem à laquelle je n'appartenais pas, on me renvoya en prison. J'y rencontrai une foule de visages que je ne reconnus pas comme si tout ce qui était antérieur à la mort d'Hester s'était effacé de mon souvenir.

Un matin, je ne sais trop pourquoi la parole me revint et le souvenir. Je m'enquis de ce qui se passait autour de moi. J'appris que Sarah Osborne était morte en prison, mais je n'éprouvai nul sentiment de pitié.

A cette époque de ma vie, la tentation de mettre fin à mes jours ne me quitta pas. Il me semblait qu'Hester m'avait montré un exemple que je devais suivre. Hélas ! je n'en avais point le courage.

Sans que je parvienne à comprendre pourquoi, on me transféra de la prison d'Ipswich à celle de la ville de Salem. Lors d'un déjà lointain passage avec Samuel Parris et sa famille, la ville m'avait laissé un assez plaisant souvenir. L'étroite péninsule, resserrée entre deux rivières nonchalantes, rivalisait avec Boston et les navires encombraient les quais. Cependant il y avait — et mon état d'humeur me permettait de m'en apercevoir — comme un nuage d'austérité et de grisaille qui flottait au-dessus des maisons. Nous passâmes devant une école précédée d'une cour où des garçonnets mélancoliques attendaient, enchaînés à des piquets, d'être fouettés par leurs maîtres. Au milieu de Court Street s'élevait une massive construction dont les pierres avaient été apportées à grands frais d'Angleterre et où se rendait la justice des hommes.

Sous ses arcades, se tenait une foule d'hommes et de femmes, silencieux et sombres. La prison elle-même, était un noir bâtiment au toit de paille et de rondins dont la porte était bardée de plaques de fer.